

THOMAS FECCHIO

L'HEURE  
DES  
CHIENS

SEUIL  
CADRE  
NOIR



L'HEURE  
DES CHIENS



THOMAS FECCHIO

# L'HEURE DES CHIENS

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

ISBN 978-2-02-147933-1

© Éditions du Seuil – avril 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# 1

Le sang, c'était ça son principal problème. Il avait du sang partout sur lui, du T-shirt à la pointe de ses chaussures. Il ne savait pas quoi faire pour le cacher.

Il devait se rendre à l'évidence, il n'avait pas d'argent et plus de papiers, il avait besoin d'aide. Dans cette situation, il n'y avait qu'une personne sur qui il pouvait compter. Mais impossible de se présenter devant elle ainsi. Elle appellerait à coup sûr la police si elle le voyait avec ses vêtements couverts de rouge. Il ne pourrait pas lui en vouloir, n'importe qui ferait de même. Il devait se changer. Comme ça elle ne lui poserait pas de questions. Mais où trouverait-il des vêtements propres à cette heure de la journée ?

Il était trop tôt pour braquer un magasin. Il n'avait même pas le matériel pour forcer une serrure, soulever un rideau de fer ou casser une fenêtre. Et le sang se voyait tellement. Une grosse giclée avait rendu son T-shirt poisseux, lui dessinant le centre d'une cible sur le torse. Autant se balader avec une pancarte « criminel » accrochée au cou.

Peut-être dans une voiture ? Mais comment repérer si quelqu'un avait laissé traîner des fringues à l'arrière d'une caisse ? Il faudrait qu'il descende du véhicule. Impossible. Stupide. Suicidaire.

La coke faisait encore battre ses tempes. Elle ne lui avait pas donné l'énergie qu'il espérait. Les idées lui venaient par paquets, mais elles étaient informes, aussi vite apparues que rejetées. Cette boucle neuronale qui le ramenait toujours à son seul et unique problème lui fit, de rage, se mordre la langue jusqu'au sang. Il était face à une difficulté qu'il n'avait jamais connue. Pourquoi ça lui arrivait à lui ? Pourquoi tout ce qu'il entreprenait échouait lamentablement ? Pourquoi fallait-il qu'avec lui, tous les plans parfaits partent en couilles ? Il tapa du poing sur le volant et écrasa accidentellement le klaxon. Le bruit de l'avertisseur l'effraya. Il ralentit. Il avait fait assez de conneries. Pas question de se faire serrer par les flics maintenant, c'était le retour en prison assuré.

Il devait se calmer, retrouver ses esprits, ne pas agir dans la précipitation même si, à cause de la drogue, il avait une compulsive envie de bouger, d'aller vite et surtout ailleurs. Arrivé à la lisière du plateau, il leva le pied pour casser sa vitesse avant de redescendre vers la ville.

Non ce n'était pas fini. Il allait s'en sortir. Il s'en était déjà sorti. Il avait survécu à la nuit passée. Il allait récupérer son argent et mettre les voiles. Quitter cette ville où on n'avait que mépris pour lui. Elle était là son erreur, n'avoir jamais quitté Soissons, être toujours revenu dans cette maudite cité, aimanté par la lose et la came.

Pourquoi s'était-il laissé entraîner dans cette merde ? « Parce que tu as cru aux promesses qu'on t'a faites, parce que tu as saisi la main qu'on te tendait, parce que tu es un con. C'est toujours la même histoire », grinça une voix venue du fond de sa tête. Il regarda les manches de son T-shirt. Il n'y avait pas que du sang sur ses vêtements, il y avait aussi une boue noire et collante. Sa nuit avait été folle. Les images des horreurs qu'il avait commises lui mangeaient le cerveau. Sa volonté de se battre le quitta. Il éprouva la violente tentation de trouver



une bouteille dans le premier magasin ouvert pour se la vider à l'arrière de l'utilitaire avant de faire l'épave. C'était comme ça qu'il désignait les moments où sa mère rentrait et se saoulait sans dire un mot jusqu'à ce qu'elle s'écroule. Ouais, faire l'épave. C'était peut-être pas la solution, mais au moins il savait où ça le mènerait. Il irait direct en taule via une station par l'oubli. Sauf que retourner en taule c'était revenir à la case Problème avec un P majuscule. Parce que là-bas, ils le tueraient.

Il aurait voulu être invisible, flotter loin de cette terre et de toute cette merde. Il n'aurait pas dû ingérer toute cette drogue. Ça ne lui avait vraiment pas réussi. Bien au contraire. Il eut un frisson en pensant aux hallucinations de la nuit passée.

Le fantôme.

Son image lui revint claire et nette. La silhouette s'était dressée au milieu des tombes. La surprise et la peur avaient été telles qu'il avait cru sentir son cœur exploser dans sa poitrine. C'était comme dans cette pièce de théâtre qu'il avait étudiée au collège où un mec est emmené en enfer par la statue d'un autre mec qu'il a tué. Il avait vu cette putain de statue se dresser, prête à l'entraîner sous terre.

Il n'était pas passé loin de l'enfer. Heureusement, le fantôme n'avait pas réussi à le choper. C'était peut-être un avertissement. Dans la pièce, il lui semblait que le mec damné recevait un avertissement avant de finir en enfer. Un dernier avertissement.

Alors qu'il entra dans les faubourgs de la ville, il prit conscience qu'il avait reçu le sien. Il était temps de changer de vie. Il se jura que s'il parvenait à se sortir de cette merde, il se conduirait comme un bon citoyen. Promis, plus de conneries, un vrai job de civil, peut-être même un pavillon avec un bout de jardin. Si Dieu existait, il lui jura qu'il l'avait entendu. Ouais, juré, craché, cette fois plus de conneries.

Et comme si le ciel avait entendu sa profession de foi, il lui envoya un signe.

Le signe en question n'avait pas l'allure d'une Vierge flottant dans les nuages ni d'une croix de feu dans le ciel. Non, il était fait de métal. Il se dressait au milieu d'un parking désert de supermarché et il avait une vraie gueule de rédemption, large et blanche, comme seules en ont les bennes pour vêtements usagés.

Après avoir bloqué le mécanisme d'ouverture, il plongea dans cet océan de douceur, avide de recevoir son baptême. Il y trouva rapidement son bonheur, sortant du conteneur un jean troué aux genoux et un pull aux manches déformées. Il se changea à l'arrière de l'utilitaire avant de se regarder dans le rétro. Avec ses nouvelles fringues, il était comme neuf.

Il contempla quelques secondes son image sans taches. Se voyant ainsi sauvé, il eut l'idée de quitter la ville immédiatement. De laisser tout en plan derrière lui et de prendre la direction du sud. Il pouvait emprunter un peu d'argent, monter dans le premier train et commencer immédiatement sa nouvelle vie.

Après tout, il avait reçu un dernier avertissement.

Mais il faudrait repartir de zéro et il en avait marre de toujours retomber à ce même niveau. La perspective de récupérer l'argent qu'on lui avait promis le retint plus sûrement qu'aucune chaîne.

Quelques heures plus tard, les membres liés par du fil barbelé il hurlait qu'il avait compris et qu'il promettait de partir sans se retourner. Il était trop tard, le fantôme s'avancait vers lui avec une longue lame effilée. Quand il la sentit plonger dans sa chair jusqu'à buter sur un os qu'impitoyablement elle commença à scier, il sut qu'une fois de plus il s'était trompé. Il aurait dû comprendre que c'était bel et bien le dernier avertissement.

Et quitter la ville.

## 2

Chaque fois qu'elle entrait dans la cour de Mon Repos, Julia Launson avait l'impression qu'on donnait quelques tours de vis à un étau qui lui enserrait la poitrine. La vision du château l'angoissait. Ce n'était pas son allure générale. Le bâtiment datait de 1919, il était fait de briques rouges et de craie blanche dans un style moderne très éloigné de la forteresse médiévale. C'était d'y avoir été enfermée qui lui procurait cette sensation d'oppression.

Après avoir laissé sa voiture sur le parking, Julia traversa le parc dans lequel déambulaient quelques malades. Parmi eux, elle eut la surprise de reconnaître Alexis, un jeune homme avec qui elle s'était liée d'amitié lors de son entrée à la clinique un an plus tôt. Il avait été son guide à cette occasion, lui expliquant les règles de l'établissement et l'aidant à s'habituer à son fonctionnement. À l'époque, il achevait son troisième séjour.

Alexis bossait dans la com. Quelques années plus tôt, il s'était plongé dans le travail et la coke pour oublier une sale rupture. Mauvais ménage : la blanche, elle, ne le lâchait plus. Son boulot le conduisait régulièrement à reprendre la dope. Et la dope le conduisait régulièrement à des burn-out qui le ramenaient à Mon Repos pour quelques mois au cours desquels il se remettait toujours à fumer à profusion dans le

parc, comme si le tabac pouvait le détourner de la drogue. Julia apercevait justement un mégot entre ses doigts, dont il se servit pour allumer une nouvelle cigarette avec une lenteur fatiguée de vieillard. L'abus de drogue avait fini par lui donner de l'âge. Nonchalamment, Alexis balança son mégot et l'écrasa du bout du pied.

– Hey, Julia ! fit-il en la voyant.

Il esquissa un sourire. Il y avait toujours un certain plaisir à se retrouver entre vétérans au château.

– Tu es revenu ? demanda Julia en l'embrassant. Quand ?

– Depuis trois jours... Mais toi, me dis pas que tu as replongé ?

Au moment où elle l'étreignit, Julia sentit qu'il flottait dans son blouson. La cocaïne coupant l'appétit d'Alexis, sa dernière rechute avait dû être sévère.

– Non. Je poursuis mon traitement ici, mais je ne suis plus pensionnaire. J'ai rendez-vous avec le docteur Georgiu, je viens deux fois par semaine... et je repars, dit-elle d'un ton emprunté, cherchant à atténuer le privilège dont elle jouissait.

– Génial ! J'étais trop fatigué pour sortir du château avant. C'est le premier jour où je réussis à mettre un pied dehors et je tombe sur toi. C'est drôle !

Soudain Alexis se pencha, ramassa son mégot et le glissa dans la poche de son jean. Julia tourna la tête : à l'entrée du château, un homme aux cheveux roux balayait le parc du regard.

– La direction est toujours aussi chatouilleuse ? demanda Julia.

– Oui, cette peau de vache de Jacquet me surveille. Il ramasse les mégots derrière moi pour mieux me reprocher de les laisser traîner. Il m'accuse de souiller le parc du château.

Je crois que c'est une manière perverse de me forcer à réduire la cadence.

Marc Jacquet était le bras droit du docteur Jean Vogel, le directeur de la clinique. Peu de patients l'appréciaient, faire respecter le règlement est une tâche qui vous rend rarement sympathique et Jacquet s'en acquittait avec une pointe de délectation qui le rendait horripilant. Donner à quelqu'un un petit pouvoir sur les autres, vous créez un monstre, Julia était bien placée pour le savoir.

Un long silence gêné s'ensuivit. Privés des sujets de conversation ordinaires sur la vie de la clinique – nourriture, commérages, contenu des séances de thérapie – il était difficile d'en trouver d'autres. En posant des questions trop précises à Alexis sur son retour, Julia craignait de le mettre dans l'embarras.

– J'ai une séance de groupe avec Vogel dans cinq minutes. J'ai besoin de ça pour me donner du courage, déclara finalement le jeune homme en montrant la cigarette. On n'a toujours pas de cendriers ni de poubelles, pour qu'ils puissent surveiller ce qu'on jette. Je sais jamais quoi faire du mégot. Et si je le mets dans ma poche, je sens l'odeur du tabac froid et ça me perturbe. Déjà que les séances de groupe c'est toujours un peu pénible...

Julia se rappelait les longues séances de thérapie de Mon Repos durant lesquelles les patients assis en cercle autour d'un médecin exposaient un à un leurs histoires, leurs maux et leurs éventuels progrès à la clinique. Julia s'était pliée à l'exercice en son temps, mais rapidement elle n'avait plus supporté le déballage qu'il impliquait. Ce n'était pas elle. Elle n'était pas du genre à confier ses souffrances en public. Chaque fois, les médecins avaient dû insister pour qu'elle se dévoile et Julia en était ressortie avec une sensation de malaise, non de plénitude.

– Pourquoi tu reviens toujours ici ? demanda-t-elle. Il y a d'autres cliniques.

Alexis laissa échapper un rire cynique.

– Tu crois que c'est différent ailleurs ? L'herbe est pas plus verte. C'est toujours le même business avec le même bétail de camés. Ici, je connais bien les lieux. J'ai mes habitudes. Je sais ce que je dois faire pour sortir. Quand j'en ai trop marre d'être là, je finis par rentrer dans le droit chemin.

– Tu as qui dans le groupe ?

– Bah, tu sais, ça tourne ces derniers temps, ils ont élargi leur public ! On n'est plus seulement entre addicts. Ils prennent les troubles alimentaires maintenant. Ces pathologies sont en plein boom. Regarde cette fille.

Il lui montra une jeune femme blonde dont les yeux étaient cachés par une énorme paire de lunettes de soleil. Assise sur un siège du parc, elle lisait nonchalamment un épais volume qui reposait sur ses jambes couvertes d'un paréo. Sa silhouette était longiligne. Jamais Julia n'aurait pu deviner de quoi elle souffrait.

– Elle a l'œsophage niqué, dit Alexis. À force de...

Il mit deux doigts dans sa bouche, mimant le geste de se faire vomir.

– Sinon, il y a toujours pas mal d'alcoolos et d'accros à la coke, vu que le prix de la coke a bien baissé ces dernières années.

– Oui, la loi du marché, sourit Julia. La tentation est plus forte quand les choses sont à portée de main et à un prix abordable.

– J'essaie de ne pas y penser... Mais regarde-toi ! Tu es en train de t'en sortir, dit Alexis avec un sourire et une petite lueur d'envie dans les yeux. Je vois que tu vas mieux. Ça transparait dans ton allure.

– Oui, c'est vrai, avoua Julia toujours un peu gênée.

Depuis quelques semaines, elle remettait des affaires qu'elle ne portait plus depuis son accident. Comme le chemisier blanc et le manteau noir qu'elle avait revêtus ce jour-là, et qui venaient de sa vie d'avant. D'avant sa longue chute.

– T'as eu de la chance d'avoir Georgiu. Sa méthode a l'air de marcher. Ça commence à attirer des gens qui veulent essayer ici.

– Je sais. Peut-être qu'il te prendra un jour.

– Tu penses bien que je me suis déjà porté volontaire. Mon cas ne l'intéresse pas vraiment. Il n'est pas sûr que l'hypnose fonctionnerait avec moi, je n'ai pas un événement aussi... évident que le tien sur lequel travailler. Je suis atteint d'un mal plus profond.

– Toi, tu es atteint de la pire des maladies.

– Ouais, la maladie de l'amour, conclut-il en souriant.

Julia savait que la fille n'avait pas tant compté. Simple-  
ment son départ avait ouvert une brèche dans la vie d'Alexis, une vie où il n'y avait que le travail. Durant les séances collectives, il avait maintes fois expliqué que la cocaïne lui éclaircissait l'esprit et lui donnait des idées par dizaines. Ses inhibitions disparaissaient, son chagrin était oublié, il était joyeux, performant. Les idées noires arrivaient au moment de la descente, le soir chez lui. Il lui fallait toujours plus de blanche pour les oublier.

– Faut pas que tu replonges, lâcha le jeune homme en redevenant grave.

– Pas question, dit Julia en lui adressant son regard le plus déterminé.

– Fin de la pause ! Les séances reprennent ! cria Jacquet depuis le parvis du château.

– Tu as entendu le boss ? Il est temps, je dois y aller.

Alexis écrasa sa cigarette et glissa le second mégot dans sa poche. Il étreignit une nouvelle fois son amie et lui déposa

un baiser sur la joue avant de se diriger vers les marches de l'entrée qu'il gravit sous le regard inquisiteur de l'infirmier en chef Jacquet.

Julia partit à l'opposé du château et traversa le bois qui conduisait à la clairière dans laquelle se dressait « la cabane » du docteur Georgiu. La cabane était une maison en bois bâtie dans le style d'un chalet. Elle était placée en haut d'une butte dans le parc du château de Villeneuve dont elle était une dépendance.

Après que la ville eut été ravagée par la Grande Guerre, toutes les originalités étaient permises, même celle, dans une région de plaines, de construire un chalet pour agrémenter le parc d'un château nouvellement construit. C'était une originalité qui s'accordait bien avec le caractère fantasque de Georgiu. Ce dernier était venu travailler à Mon Repos car Vogel lui avait offert l'occasion d'expérimenter une méthode innovante dans le traitement des addictions, une méthode reposant sur l'hypnose. Georgiu s'intéressait aux cas où l'addiction était liée à un puissant trauma qui poussait inlassablement le patient à replonger. Il avait échafaudé une théorie toute simple : si l'hypnose pouvait empêcher le trauma de revenir sans cesse hanter le patient, alors elle devrait du même coup l'aider à maîtriser l'addiction.

Le cas de Julia l'avait immédiatement fasciné. Le souvenir de son accident étant une des sources de sa dépendance, le médecin était convaincu qu'il pouvait l'aider à reprendre le contrôle de son existence. Il ne s'était pas trompé. Les progrès de Julia avaient été aussi rapides que spectaculaires. En l'espace de six mois à peine, elle avait retrouvé son équilibre et n'était plus esclave de ses souffrances. Julia se félicitait chaque jour d'avoir eu la chance de tomber sur Georgiu. Il était sur le point de lui rendre son ancienne vie.



Elle monta les quelques marches conduisant au porche de la cabane et cogna au carreau de la fenêtre pour signaler son arrivée. Ne sachant si le médecin était en consultation, elle se tourna vers la rivière en attendant qu'on l'invite à entrer.

La vue était somptueuse. Au milieu du bois qui occupait une immense partie du parc du château, une trouée offrait une jolie perspective sur l'Aisne. Julia inspira fort l'odeur de sous-bois, goûtant une chose bien connue et, par là, rassurante. Elle voulut poser les mains sur la rambarde, elle commanda à ses mains de s'ouvrir et d'agripper le bois. Sa main droite exécuta l'ordre. Mais les doigts de sa main gauche heurtèrent la surface râpeuse et elle sentit les muscles se contracter sous sa peau. Elle regarda son membre couturé de cicatrices avec un peu de tristesse, mais sans la colère qu'elle avait longtemps éprouvée. C'était la dernière étape de sa guérison : accepter le handicap et les douleurs qui allaient avec pour mieux les maîtriser.

– Vous avez mal ? demanda derrière elle une voix à l'accent nasillard.

– Non, dit Julia en se retournant. Je suis simplement déçue qu'elle ne réponde pas.

Georgiu se tenait face à elle. Son corps flottait dans un large pull et une cigarette roulée se consumait entre ses doigts jaunis par l'excès de tabac.

– Des difficultés à dormir durant la semaine écoulée ? poursuivit le médecin.

– J'ai dormi comme un bébé jusqu'à avant-hier. Là, j'ai perçu une gêne. Je fermais les yeux, mais je ne trouvais pas le sommeil. Avec l'arrivée du froid, je sens parfois des douleurs sur les points de fracture. J'ai utilisé le somnifère que vous m'avez prescrit. Il a très bien fonctionné. J'ai aussi fait un peu d'exercice de méditation et je me suis relaxée. Hier

soir j'ai dormi normalement. Les cauchemars ne sont pas revenus, ça m'a permis d'avoir un vrai repos.

– C'est très bien, Julia. L'arrivée de l'hiver va être un cap difficile à franchir. Le froid n'est jamais tendre avec les fractures. Heureusement, vous semblez parée pour l'affronter. Depuis quelques semaines, il est parfaitement visible que vous êtes en meilleure forme. Je pense que nous allons bientôt pouvoir espacer un peu plus les séances d'hypnose, avança le médecin avec un grand sourire.

La voix de Georgiu avait quelque chose d'enveloppant, c'était une des clefs de son talent d'hypnotiseur, elle vous amenait à lui plus sûrement qu'aucun geste de sa part. Marquée par un accent roumain légèrement nasillard, elle portait aussi la trace du chaleureux sourire du médecin. Julia hocha la tête en signe d'assentiment, fière de ses progrès. Elle était si pressée de redevenir elle-même. Elle était si près de redevenir elle-même.

Le médecin entra dans la maison et Julia le suivit. D'un geste de la main, Georgiu l'invita à s'allonger sur son divan au cuir élimé.

– Vous allez fermer les yeux et vous focaliser sur ma voix. Quand j'aurai fini de compter, vous serez plongée dans un profond sommeil.

Une fois installée, Julia fit le noir, laissant la voix de Georgiu la guider dans l'obscurité.

– Détendez-vous. Évacuez tout ce qui vous encombre l'esprit. Faites comme si votre corps était plongé dans un liquide chaud où tous vos muscles se relâchent. Ne pensez plus à rien.

Il commença à compter.

Sur l'écran noir de son esprit, Julia vit les numéros défiler, comme si on lançait la projection d'un film. Quand il arriva à dix, elle était endormie.

- Savez-vous où vous êtes ?
- Oui, je suis dans votre cabane, répondit Julia d'une voix désincarnée.
- Nous allons nous déplacer dans le temps et l'espace pour aller là où tout s'est détraqué.

– Oui.

– Vous connaissez ce moment.

– Oui.

La voix de Georgiu n'était plus qu'un murmure lointain.

– Où êtes-vous ?

– À Saint-Denis.

– Quand ?

– Il y a un an, sept mois et huit jours.

– Que se passe-t-il ?

– Je tombe du toit de l'immeuble où je travaille.



### 3

Un peu en retrait du village, la maison était située au bas d'une petite route en terre bordée de peupliers. La cible parfaite. L'adjudant Gomulka avisa la serrure d'où dépassait une tige de métal, puis la porte qui bâillait, confirmant l'effraction. Il se tourna vers les propriétaires qui le regardaient avec une dernière lueur d'espoir qu'il décida d'éteindre.

– Une équipe va venir prendre les empreintes. Quand ils auront fini, il faudra que vous veniez à la gendarmerie porter plainte. Je vous préviens tout de suite, il ne faut pas s'attendre à revoir vos affaires.

– Pourquoi ? demanda l'homme.

– Ces voleurs travaillent à plein temps. Nous sommes lundi. Si ça a eu lieu samedi, en quarante-huit heures, ce qu'ils vous ont pris est déjà revendu.

– Mais... et les empreintes ? Ça va peut-être permettre de les identifier ! s'exclama le mari.

– Si on trouve les empreintes d'un délinquant connu, qu'est-ce qui va se passer d'après vous ? Pour un cambriolage, on n'a ni le temps ni les moyens de le rechercher, donc il faudra attendre qu'ils tombent entre nos mains, ce qui peut prendre des semaines voire des mois. Croyez-moi, sauf miracle, tout est déjà revendu. Rassemblez toutes les

factures qui vous restent et envoyez ça à votre assureur avec une copie du PV.

Rentré dans le courant de la nuit d'un week-end dans le Sud, le couple avait trouvé sa demeure ouverte. Ils avaient aussitôt contacté la gendarmerie qui leur avait annoncé qu'on dépêcherait quelqu'un dès que l'équipe de jour prendrait son service. C'était ainsi qu'était échue à l'adjudant Gomulka la tâche d'aller constater l'effraction.

Un tremblement annonciateur de larmes agita la lèvre de la femme.

– Vous avez eu de la chance en réalité, croyez-moi, ajouta Gomulka. Votre maison n'a pas été saccagée. Ils sont rentrés et ils ont pris quelques affaires de valeur. Quand les scientifiques seront passés, repérez tout ce qu'on vous a volé et venez à la gendarmerie. On consignera cela de manière exhaustive dans le procès-verbal pour l'assurance.

– C'est difficile à admettre pour l'instant, intervint Benoît Perez, un des deux jeunes gendarmes que Gomulka avait à charge de former, mais il ne s'agit que de biens matériels, à nonna-t-il tel un ecclésiastique révélant au genre humain sa finitude.

À côté de lui, la seconde élève de Gomulka, la gendarme Nora Steiner, se tenait en retrait, presque extérieure à la scène, se cantonnant dans la position d'observatrice.

La remarque de Benoît ne calma pas la colère de l'homme. Un tic nerveux lui tirillait la pommette depuis quelques instants déjà.

– Quelqu'un est entré chez vous et vous a volé, l'important est de faire en sorte que ça ne se reproduise plus. Changez la serrure, mettez-en une plus sûre ou alors ajoutez un verrou. Ils ont pris vos ordinateurs, il faut que vous changiez tous vos codes et mots de passe. C'est le plus urgent, dit Gomulka.

Le visage de l'homme devenant rubicond, le gendarme prit conscience qu'ils avaient eu toute la nuit pour s'occuper de cela. Mauvais choix de mots pour sa diversion.

– En fait, je voudrais comprendre un truc. À quoi vous servez ? explosa l'homme. Faire la liste de ce qui a été volé, changer nos mots de passe, changer la serrure et aller à la gendarmerie... Vous êtes juste venus pour nous dire ça ? Non, parce que je le savais avant de vous voir ! acheva-t-il en criant.

Gomulka se raidit, donnant quelques centimètres de plus à son mètre quatre-vingt-dix. Il plongeait ses yeux dans ceux de l'homme en inspirant doucement. La froideur qu'affichait le militaire, sa carrure d'ours mal léché, son regard dur et bleu firent reculer le plaignant d'un pas. Sa colère se calma aussitôt.

– À rien, monsieur, on ne sert plus à rien, lâcha le gendarme d'un ton sans appel.

L'homme resta sans voix devant cet aveu. L'adjudant le toisa encore quelques instants, puis il tourna les talons et commença à remonter la route bordée de peupliers. Nora le suivit. Benoît, lui, fit un geste d'excuse avant d'abandonner le mari aux jurons qu'il marmonnait.

Ils allèrent interroger le plus proche voisin, un gros bonhomme rouquin et rougeaud. Celui-ci avait vu une Mercedes noire immatriculée dans le 93 emprunter le chemin. Connaissant à peine le couple et ignorant qu'il s'était absenté pour le week-end, le bonhomme ne s'était pas montré soupçonneux. Il avait pensé qu'il s'agissait d'une simple visite. C'était pourtant un classique canevas de cambriolage dans le coin. Des bandes venues de la région parisienne sillonnaient la campagne du sud de la Picardie et pillaient les maisons dont les propriétaires étaient absents. Un coup de sonnette pour vérifier que la demeure était vide et ils la ratissaient

en moins de quinze minutes, volant objets high-tech, cash et bijoux. La gendarmerie, qui mettait en moyenne trente minutes à intervenir, était battue à la course. Quand elle essayait d'intervenir.

\*

– T'aurais pas dû leur dire qu'on servait à rien, lâcha Benoît une fois qu'ils furent remontés en voiture.

Beaucoup de choses chez ce gosse énervaient profondément Gomulka, de sa façon de bomber le torse à ses cheveux blonds coupés en une brosse durcie au gel, mais le pire était sa manière de parler d'évidence.

– C'est ce que je pense. Et dans ce genre d'affaires, c'est la réalité, répondit placidement Gomulka. Tu verras ça à la longue.

Ils rejoignirent vite la route de Soissons. Arrivée au nord de la ville, la voiture quitta la N2 et prit l'échangeur qui conduisait à l'avenue de Laon sur laquelle se situait leur caserne de gendarmerie. Quand ils passèrent sous la nationale, Gomulka remarqua une série d'affiches fraîchement collées. Mots blancs sur fond noir dans le style « Je suis Charlie », elles étaient placardées sur toute la largeur des piles du pont. « L'invasion s'arrête ici », répétaient-elles à l'unisson. Un message signé du nom de « Charlie Martel ».

Depuis quelques mois, ces affiches fleurissaient un peu partout sur les murs nus de la ville et le long des routes alentour. Elles étaient régulièrement déchirées ou recouvertes, mais finissaient toujours par réapparaître, délivrant sans fin leur message identitaire. Comme pour beaucoup de délits mineurs, là aussi, on se souciait peu d'arrêter ou même d'identifier les responsables.



En rabattant le pare-soleil, l'adjudant capta son reflet dans le miroir. Son visage trahissait sa lassitude. Les poches qu'il avait toujours eues sous ses yeux d'un bleu délavé étaient creusées de profonds cernes causés par des nuits sans sommeil. Des nuits où il se demandait où est-ce que tout avait commencé à partir en morceaux. La réponse était chaque fois la même. C'était depuis son installation à Soissons, cette chère petite ville. Il aurait aimé ne jamais l'avoir connue.

Benoît gara leur Peugeot dans la cour de la gendarmerie et coupa le moteur, lequel émit un hoquet indiquant qu'il était proche d'expirer. Tout foutait le camp, ils n'avaient même plus de voiture correcte pour courir après les bandits, songea l'adjudant en refermant la portière. Les gosses qui l'accompagnaient pourraient-ils un jour rectifier le tir en obtenant des moyens ? Rien n'était moins sûr.

Gomulka avait la charge de former deux jeunes gendarmes on ne peut plus dissemblables. Nora Steiner avait bénéficié d'une passerelle entre l'armée de terre et la gendarmerie. Elle avait l'âme d'une militaire, elle ne roulait pas des épaules comme son alter ego, donnait à ses cheveux aile de corbeau une coupe mi-longue volontairement passe-partout et affichait en toute occasion une placidité parfois surprenante. Rien ne semblait l'atteindre, quel que soit l'objet de leur intervention. Gomulka savait qu'elle avait combattu au nord du Mali. Il se demandait ce qu'elle avait pu voir pour faire preuve aujourd'hui d'une telle distanciation.

Nora n'évoquait jamais ses états de service. En retour, il ne la questionnait pas. L'important était ailleurs. Elle était taillée pour devenir OPJ, elle avait du flair et un esprit méticuleux. Le contraire de Benoît. Lui s'était engagé dans un gigantesque club de sport qui le rémunérait à la fin du mois. Il avait demandé à intégrer la Brigade de recherche pour

« avoir de l'action ». Comble de la punition pour Gomulka, il était bavard.

Arrivé au bureau dévolu à la brigade, l'adjudant n'eut pas le loisir de refermer la porte. Une main la bloquait à mi-course.

La capitaine Camille Bonfanti était une solide trentenaire, originaire d'Auvergne, qui venait de prendre la direction de la caserne de Soissons. Elle désigna le seau en plastique posé sur le sol.

– Ce n'est toujours pas réglé ?

L'adjudant fit non de la tête. Une fuite dans une canalisation s'était frayé un passage à travers le faux plafond jusqu'au bureau de Gomulka. Il avait rempli par deux fois les papiers nécessaires pour demander la réparation. Sans effet. Depuis de longues semaines, un seau trônait donc au centre de la pièce. Bonfanti le contourna pour venir se placer en face de son subordonné. Voyant que leurs supérieurs s'entretenaient, Nora et Benoît restèrent à l'extérieur.

– Dites-moi, adjudant Gomulka, vous savez quelles sont mes priorités, n'est-ce-pas ?

– Le terrorisme et les cambriolages.

Chaque fois qu'il énonçait ce diptyque, Gomulka avait envie de sourire tant ce rapprochement était antinomique. Pourtant, c'était bien ces deux « thèmes » qui arrivaient en tête des préoccupations des habitants de la région, sûrement un effet conjugué de la hausse des effractions et de la spectaculaire équipée des frères Kouachi dans le sud de l'Aisne.

– Les cambriolages sont un fléau que l'appareil judiciaire ne nous aide pas toujours à endiguer. J'en suis bien consciente. Comme je suis consciente de la démotivation que cela peut générer. Néanmoins, je vous prierai de faire preuve d'un minimum de considération envers les victimes tant que vous serez sous mes ordres.

- Oui, mon capitaine.
- Vous avez déposé votre demande de mise à la retraite juste avant mon arrivée, il me semble ?
- Si ma requête est acceptée, je quitte le service dans quatre cent quatre-vingt-quatre jours.

À court de motivation, l'adjudant avait décidé de se retirer à l'horizon de ses cinquante-deux années de présence sur cette terre, dont trente consacrées à la Patrie, à l'Honneur et au Droit, la devise de la Gendarmerie.

– Je sais que vous traversez un moment difficile avec votre femme...

Gomulka se sentit pâlir. Il était rare qu'un supérieur évoque ainsi la vie privée. Avec l'ancienne génération du moins.

– Quatre cent quatre-vingt-quatre jours, c'est peu... mais ça peut devenir long quand on ne fournit pas les efforts nécessaires. Ça me gênerait de devoir vous obliger à vous reprendre en main, adjudant, continua Bonfanti.

Gomulka aurait pu se révolter : la mention de son divorce était une entorse suffisante au règlement, mais au fond, il savait qu'elle avait de bonnes raisons de lui remonter les bretelles.

– Je vous promets de jouer le jeu d'ici ma retraite, mon capitaine, dit Gomulka, acceptant ainsi la réprimande.

– Plus de sortie sur l'utilité de notre action ?

– Non, mon capitaine, bougonna l'adjudant.

Bonfanti hocha la tête d'un air approbateur.

– Qui vous a signalé mon comportement ? ne put s'empêcher de demander Gomulka qui soupçonnait le bavard Benoît.

– Ce sont les personnes cambriolées. Le mari nous a téléphoné pour se plaindre d'un gendarme avec une cicatrice à l'arcade sourcilière.

Gomulka avait cessé de pratiquer le rugby après la naissance de sa fille Estelle. Une arcade ouverte lui avait cependant laissé un souvenir ineffaçable des joutes passées.

– J’ai une autre mission pour vous. Nous avons eu un signalement à la nécropole de Vauxbuin.

Surpris, Gomulka se renfonça dans son fauteuil. La Grande Guerre avait laissé derrière elle une profusion de monuments et de cimetières qui hantaient la campagne autour de Soissons. Une histoire qui parlait à tout militaire.

– Quel genre de signalement ?

– Rien de précis. Une dégradation, apparemment. Il y a eu des appels d’automobilistes pour dire qu’ils avaient remarqué des tombes renversées.

– Qui peut être assez con pour toucher à une nécropole de la Grande Guerre ? soupira Gomulka. À moins que ce ne soit du pillage ?

– À vous de répondre, adjudant. Ces clients-là, si vous leur dites que vous ne pouvez rien pour eux, au moins ils ne s’en plaindront pas.

\*

Avec le Centenaire, le trafic des reliques de la Grande Guerre s’était amplifié, alimenté par des pillards sans scrupule qui sillonnaient la région armés de détecteurs de métaux. Obus, grenades, cartouches, casques... tout se vendait. Tant qu’ils ne se faisaient pas sauter avec leurs découvertes, les pillards avaient de beaux jours devant eux, la gendarmerie et la police leur laissant le champ libre. Une autre démission, songea Gomulka. Une de plus.

Lorsque la Peugeot eut gravi la colline, sur le plateau un paysage radicalement différent apparut. Une terre grasse et sombre avait été mise à nu par le labour. Elle s’étendait

en sillons, vaguelettes immobiles et brunes, jusqu'à la ligne d'horizon. Au détour d'un virage, ils aperçurent la nécropole en contrebas de la nationale. Îlot de pierres au milieu des champs labourés, elle cassait la sereine uniformité du paysage pour ramener brusquement le souvenir des hommes tombés en masse.

Nora enclencha le clignotant et la voiture se déporta sur la droite tandis qu'un camion la doublait en vrombissant. La Peugeot se rangea derrière la nécropole. Le cimetière étant entouré de haies taillées à hauteur d'un mètre, Gomulka repéra les dégâts avant même d'avoir défait sa ceinture. Une petite tempête semblait s'être abattue sur les lieux, déracinant çà et là des tombes. Il balaya du regard les stèles couchées et remarqua que certaines avaient été taguées de peinture rouge. Ce n'était pas du pillage, c'était une profanation.

Les tombes étaient regroupées en carrés de dix mètres de côté d'une parfaite symétrie. L'adjudant s'engagea dans l'allée qui faisait face. Aucune croix n'avait été déracinée, abattue ou taguée. En revanche, toutes les stèles frappées d'un croissant avaient été renversées et taguées de croix celtiques.

– C'est un crime raciste, dit Nora au bout de quelques secondes.

– C'est-à-dire ? intervint Benoît.

Gomulka leva les yeux au ciel.

– Les tombes visées, Ben ! s'exclama Nora. Toutes les tombes visées sont des tombes de musulmans...

Benoît regarda autour de lui, cherchant une sépulture renversée qui pût faire exception à la règle.

– Putain ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Gomulka et Nora suivirent son regard.

– Là-bas...

Il pointa le doigt vers l'autel situé au fond du cimetière. Gomulka aperçut une chose ronde et noire posée sur le

marbre blanc. Au-dessous, se détachait un gribouillis rouge sur la surface jusque-là immaculée.

– Je vais voir.

L'autel était encadré de deux énormes rectangles ceints de murets et couverts de genévriers rampants : des ossuaires pour les morts anonymes. L'adjudant s'avança vers eux en gardant les yeux braqués sur le point noir. Après quelques pas, il fut pris d'un vertige en comprenant ce qu'était la chose posée sur le marbre blanc.

La langue de la bête, largement sortie de sa gueule ouverte, barrait ses crocs d'un trait rose et luisant. Ses yeux vitreux aux paupières à demi closes regardaient vers l'entrée du cimetière comme si son exécuteur avait voulu faire du molosse une sorte de cerbère figé dans la contemplation des tombes renversées. Il n'y avait pas de sang autour de l'énorme tête de chien. Tranchée, celle-ci avait été déposée sur le marbre comme s'il s'agissait d'un ornement ajouté a posteriori. Et, au-dessous, les profanateurs avaient inscrit la phrase « L'invasion s'arrête ici » en lettres de sang.

Gomulka resta pétrifié par la violence du tableau, incapable de bouger. L'énorme gueule noire écrasait l'autel de sa présence. Comme s'il pouvait conjurer les forces qui s'étaient déchaînées dans le cimetière, il relut plusieurs fois l'inscription. Quand il s'en détourna, il découvrit Nora et Benoît, sidérés eux-aussi par l'énorme tête de chien. Gomulka les contourna d'un pas chancelant pour remonter l'allée centrale. Chaque coup d'œil sur la vingtaine de stèles abattues et taguées lui confirmait la nature du délit.

Vu l'ampleur des dégâts, cela ne pouvait qu'être le fait de plusieurs individus. Une saloperie de crime de haine dans un cimetière militaire, commis par une bande de dégénérés, songea-t-il. Des barbares. Tout était fichu pour ce bas monde, il était définitivement temps qu'il se retire. S'il avait besoin

d'une dernière confirmation, il venait de la recevoir. Il cria à Benoît d'appeler les techniciens en identification criminelle – les TIC – puis il sortit son téléphone et contacta Bonfanti.

– C'est plus compliqué qu'on ne le pensait. C'est une profanation, mais ce n'est pas un acte de vandalisme ordinaire... les responsables s'en sont pris uniquement aux tombes musulmanes et une tête de chien a été déposée sur l'autel au fond de la nécropole.

Quelques secondes d'un pesant silence s'ensuivirent.

– Capitaine ?

– Ce serait un crime islamophobe ? lâcha Bonfanti.

– Il y a de fortes chances. Quelqu'un a tracé sur l'autel les mots « L'invasion s'arrête ici ».

– Où est-ce que j'ai déjà entendu ça ?

– Il y a des affiches qui portent cette inscription un peu partout en ville et dans les alentours, dans le style « Je suis Charlie ». Sauf qu'elles sont signées Charlie Martel.

– Vous avez une idée de qui a pu faire ça ?

– Probablement un groupuscule identitaire. On a appelé les TIC, mais j'ai besoin de tout le renfort disponible. Il faut qu'on ratisse le périmètre. Pas question que les dégénérés qui ont fait ça s'en tirent.





En fin de matinée, quand Julia quitta la cabane de Georgiu, la seule image que son esprit pouvait former était celle de la rivière. Une image apaisante qu'elle avait fixée à dessein avant que le médecin ne l'hypnotise. Plus de souvenirs de l'accident, juste la plénitude que procurait l'oubli. Après chaque séance, elle ressentait un plaisir indicible à cette libération qui la laissait pantelante et vidée, comme si être débarrassée des souvenirs de son accident l'avait régénérée.

D'un pas léger, elle descendit le sentier en direction de la clinique, puis passa devant le château et traversa le parking. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver au portail où elle adressa un signe de la main au gardien dans sa guérite. Au terme de sa séance, Julia profitait toujours de sa venue à Soissons pour faire une promenade qui lui permettait de prolonger le sentiment de délivrance apporté par l'hypnose.

Le portail franchi, elle se trouva devant la voie de chemin de fer. Celle-ci longeait le château avant d'enjamber l'Aisne par la grâce d'un gigantesque pont de chemin de fer. Une fois le passage à niveau traversé, Julia pressa le pas pour remonter jusqu'à l'avenue de Reims. En moins de vingt minutes de marche à travers les rues, elle arriva à la hauteur du pont Gambetta. À partir de ce point, la véritable promenade commençait. Elle descendit le talus et rejoignit le

chemin de halage qui bordait l'Aisne. En le longeant, elle reviendrait directement au pied du pont de chemin de fer. De là, un sentier lui permettrait de remonter le talus pour déboucher face au passage à niveau, fermant ainsi une boucle qui la ramenait à l'entrée du château.

Julia aimait arpenter les berges. L'endroit avait un charme particulier. Laissées en friches, car la rivière pouvait les inonder, couvertes d'arbres et mangées de végétation, elles ramenaient en pleine ville une nature sauvage et désordonnée qui tranchait avec les murs blancs de Soissons.

Au bord de l'eau, trois pêcheurs immobiles concentrés sur leurs lignes lui tournaient le dos, indifférents. Une rafale de vent glacé la frappa, immédiatement la douleur se manifesta sous la peau de sa main gauche, réveillée par le froid. Auparavant, elle aurait soigné cela avec un médicament, de la chimie. Désormais, elle essayait d'avoir prise sur la douleur en utilisant les moyens les plus simples. Elle tira donc une paire de gants en laine de sa poche et les enfila avant d'enfoncer les poings dans son long manteau noir.

La ville s'effaça vite, cédant la place aux friches et aux ruines qui les ponctuaient, composant un paysage mélancolique. Même la présence d'usines sur l'autre rive ne dissipait pas l'impression d'abandon.

Deux garçons et une fille aux longs cheveux bruns débouchèrent d'un chemin sur sa droite. Le lycée Saint-Vincent-de-Paul était un peu plus haut sur l'avenue de Reims. Ils profitaient certainement d'une heure creuse dans leur emploi du temps pour s'échapper et venir chercher du côté de la rivière un peu de cette intimité si précieuse à l'adolescence. Ils passèrent devant elle en lui lançant un « bonjour » aigu et souriant, porteur de toute l'insouciance du monde.

Julia se sentit prise d'une bouffée de nostalgie en les regardant s'éloigner de leur pas rapide. Elle aussi était venue dans

ces friches en quête d'aventure, entraînant de jeunes hommes à sa suite. Sauf qu'elle ne les voyait pas, elle regardait déjà plus loin. Ses projets avaient encore les contours flous de l'âge des possibles, mais elle savait qu'elle quitterait cette ville dont la petitesse lui était insupportable. Rien n'aurait pu l'y attacher, surtout pas un homme. À cette époque, pour elle, Soissons était une prison sans murs, une cage dont elle attendait que le destin lui ouvrît la porte. Quand il l'avait fait, elle avait saisi l'occasion pour s'envoler vers la capitale, distante d'à peine une heure par le train, et de quelques années-lumière pour le reste.

L'adolescente brune rejeta sa longue chevelure en arrière dans un geste d'un charme aussi involontaire que puissant. Julia aussi avait été cette jeune femme dont la crinière, le visage souriant et les longues jambes affolaient les regards, si belle que le monde était à ses pieds. À l'époque. Comment la jugeraient ses anciens flirts aujourd'hui ? Le long passage à vide qui avait suivi l'accident avait laissé des traces. Au creux de la vague, elle n'avait plus eu de goût pour une autre nourriture que les antidouleurs. Ses muscles avaient fondu. Sa silhouette élancée, dessinée par un patient travail à la salle de sport, s'en était allée. Ses joues s'étaient creusées en même temps que son visage pâlisait, comme s'il était dévitalisé. Au point qu'elle ne voyait souvent plus que le fantôme émacié d'elle-même quand elle se regardait dans le miroir.

Pourtant, dans son malheur, Julia estimait avoir eu une certaine chance. Elle était restée mince et pouvait porter les vêtements de sa vie d'avant. Tant de gens voyaient leur corps déformé par les effets secondaires des antidépresseurs généralement distribués à la clinique qu'ils en subissaient une sorte de seconde déchéance. Cela, elle y avait échappé.

Seule la peur de réveiller la douleur dans sa main l'empêchait aujourd'hui de reprendre l'exercice physique.

Cependant, dans un proche avenir, elle devrait s'y remettre. Elle commençait à accepter la perte de l'usage de sa main gauche, elle pouvait même en faire un atout pour retrouver un emploi, les entreprises ayant des quotas à remplir, mais sans donner, pour autant, le sentiment d'un relâchement plus général. Plus dure avait été la chute, plus longue serait l'ascension pour revenir au sommet. Et dans ce but, l'apparence n'était pas à négliger.

À la faveur d'un coude du chemin de halage, elle aperçut la jeune fille et ses deux amis qui poursuivaient leur route bien au-delà du pont de chemin de fer. Ils allaient probablement à l'écluse. À cet endroit, un méandre de la rivière avait été transformé en îlot par le percement d'un canal. L'écluse permettait d'y accéder. On pouvait s'y isoler, se poser au bord de l'eau, flirter, se caresser... Autant d'activités dont Julia s'était privée depuis de longs mois. Après son accident, le moindre contact lui apparaissait comme une tentative d'agression. Maintenant que les cauchemars ne la poursuivaient plus, elle commençait à ressentir le désir de partager l'intimité de quelqu'un. Un pas de plus vers la guérison.

Plongée dans ses pensées, elle se rendit compte qu'elle était arrivée au pied du pont de chemin de fer. Une dizaine de mètres au-dessus de la tête de Julia, l'imposant ouvrage opérait la jonction entre les deux rives de l'Aisne. Le pont à voûtes marquait aussi la fin de sa promenade. Une fois qu'elle serait passée de l'autre côté, elle quitterait le chemin de halage, remonterait le talus et reviendrait ainsi au château.

Au moment où elle s'engageait sous la première voûte, une silhouette entièrement vêtue de noir surgit de l'autre côté. Le coeur emballé, le ventre noué, Julia sentit la peur la submerger quand le corps moulé de lycra fondit sur elle. Écouteurs fichés dans les oreilles et téléphone fixé à son bras,

la joggeuse la frôla à vive allure sans même lui accorder un regard.

La surprise passée, Julia réalisa qu'elle n'avait pas vu cette femme venir car la voûte et la pile masquaient l'escalier qui reliait la berge au sommet du talus. Elle n'était pas la seule à profiter du chemin de halage, de nombreux sportifs l'utilisaient. Elle se sermonna. Elle ne devait pas se laisser ainsi envahir par la peur. Il n'y avait pas de raisons objectives. Elle ne risquait rien. Personne n'allait l'agresser. Son accident était derrière elle. Il ne fallait plus penser au passé. C'était ça la clef, elle le savait.

Ayant retrouvé son sang-froid, elle s'avança jusqu'à l'escalier dont les marches conduisaient à une station de pompage désaffectée adossée au pont. Derrière elle, un chemin de terre couvrait les derniers mètres jusqu'au passage à niveau. Le regard de Julia se posa sur le bâtiment délabré aux fenêtres cassées. Devant son allure lugubre, un nouveau frisson la parcourut. Elle s'en voulut aussitôt. Elle n'avait aucune raison d'avoir peur d'une joggeuse ou d'une construction abandonnée. Elle devait avancer. Quoi qu'il arrive.

Julia s'apprêtait à emprunter l'escalier quand elle entendit un *ploc* sonore derrière elle. Elle se retourna et aperçut à quelques mètres d'elle des cercles concentriques à la surface de la rivière. Quelque chose était tombé à l'eau. Quoi ? Estimant qu'elle avait assez perdu de temps avec des enfantillages, elle renonça à répondre à la question et posa le pied sur la première marche. Elle entendit alors un nouveau *ploc*. Pourquoi le bruit se répétait-il ? Quelqu'un avait-il lancé quelque chose dans l'eau ? On la visait ?

Elle scruta la berge voisine. Celle-ci était déserte. Elle tourna la tête à droite puis à gauche. Il n'y avait personne sur le chemin. Pourtant, sans qu'elle pût l'expliquer, les frissons

étaient revenus et lui couraient sur l'échine. Décidée à chasser la sotte impression, elle s'avança jusqu'au bord de la rivière.

Sur la berge, elle repéra aussitôt des herbes couchées au milieu desquelles son regard se posa sur une forme allongée d'où pointait un éclat nacré. Il lui fallut quelques secondes pour que son cerveau accepte l'information. Cette chose n'avait rien à faire là. Elle reposait à la limite de la terre et de l'eau, au creux de la végétation, comme un animal qui aurait fait son nid. Mais elle n'avait plus rien de vivant. C'était une main humaine sectionnée à la hauteur du poignet, dont un os brisé dépassait.

Julia sentit un grand froid sur ses épaules, sa gorge se serra et elle eut un haut-le-cœur. Elle recula d'un pas. Comment cette chose était-elle arrivée là ? C'était impossible... ou alors c'était une hallucination. Elle regarda de nouveau. La main tranchée était bien là, juste devant elle. Elle distinguait même des insectes qui se repaissaient de sa chair. Un train s'engagea sur le pont dans un hurlement métallique. Le calme qu'elle avait tant recherché s'évanouit. La peur qu'elle avait voulu chasser la submergea totalement. Elle se mit à crier si fort qu'il lui sembla qu'elle perdait la raison une seconde fois.

À leur arrivée au cimetière, les quatre TIC s'étaient partagé le travail. Deux d'entre eux s'étaient chargés de soigneusement placer l'énorme tête du molosse dans une glacière avant d'effectuer des prélèvements sur l'autel. Les deux autres s'étaient attelés à relever les empreintes sur les sépultures dégradées.

Dans le même temps, Gomulka, Nora et Benoît avaient quadrillé le cimetière et ses abords, accompagnés de six gendarmes venus en renfort. Il était près de midi quand ils avaient achevé le ratissage. Celui-ci s'étant avéré totalement improductif, Gomulka s'était avancé vers Jules Perrot, le responsable des TIC, avec une mine déconfite pour lui communiquer ce piètre résultat.

– Ça ne m'étonne pas vraiment, répondit Perrot.

C'était un grand type efflanqué, avec un visage taillé à la serpe qui portait en permanence des T-shirts à l'effigie des groupes de rock qu'il appréciait. Il était aussi efficace qu'il se montrait sec et précis dans ses réponses.

– Zéro pointé pour nous aussi, déclara le TIC.

– Comment ça ? lâcha Gomulka, interloqué.

– Nous n'avons relevé aucune empreinte. Les profanateurs ont essayé méticuleusement les pierres tombales, déclara Perrot, dépité.

**Franz Bartelt**

*Ah, les braves gens !*

**Benjamin Myers**

*Noir comme le jour*

**Cyril Herry**

*Nos secrets jamais*

**Max Monnehay**

*Somb*

**Carlos Zanón**

*Pepe Carvalho*

**Cesare Battisti**

*Indio*

**Petros Markaris**

*Le Séminaire des assassins*

**Catherine Dufour**

*Au bal des absents*

**Sophie Chabanel**

*L'Emprise du chat*

**Arnaud Salaün**

*Mogok*

**Maïko Kato**

*La Belle suicidée d'Aoyama*